

edoc

Institutional Repository of the University of Basel

University Library

Schoenbeinstrasse 18-20

CH-4056 Basel, Switzerland

<http://edoc.unibas.ch/>

Year: 2010

Continuités et ancrages : composer avec l'absence en situation transnationale

Duchêne-Lacroix, Cédric

Posted at edoc, University of Basel

Official URL: <http://edoc.unibas.ch/dok/A5840022>

Originally published as:

Duchêne-Lacroix, Cédric. (2010) *Continuités et ancrages : composer avec l'absence en situation transnationale*. *Revue des sciences sociales*, no. 44. S. 16-25.

Continuité et ancrages : Composer avec l'absence en situation transnationale¹

« *Frappe ici le fait que les lieux vécus sont comme des présences d'absences.* »
(Michel de Certeau: 1980)

1 Archipélisations transnationales et production de l'absence

« T'es où ? » s'enquiert soudain votre voisin dans le train, un inconnu qui vous semble seul. Il n'est plus rare dans notre société de communication de se retrouver dans ce genre de situation, où des contacts peuvent être noués directement – ici avec un portable – sans considération de distance géométrique. Comme si l'on avait triomphé des distances et des délimitations de la planète. Pourtant, la question de la localisation reste centrale : « T'es où ? ». Peut-être en est-il ainsi parce que la localisation est intimement liée à d'autres composantes importantes de notre socialisation, par exemple à l'enracinement de la mémoire collective et à son modelage (Halbwachs 1997), au capital symbolique dans différents champs d'action (Bourdieu 1993) ou à l'appropriation constante, à la production et à la pratique du propre ou des relations de pouvoir (Certeau 1980, Foucault 1967). Dans notre société de la mobilité, la localisation concrète et la territorialisation² restent des facteurs importants au-delà de la fluidité des communications physiques ou informationnelles, parce qu'elles sont autant d'expression de la socialisation (Simmel 1999). Où se situe le changement ? Plus fortement que les distances métriques³ et les frontières géopolitiques, ce sont les structurations sociales, culturelles et économiques ainsi que des frontières techniques (structure des réseaux, enclaves limitrophes) qui se reflètent aujourd'hui dans la mobilité spatiale.

¹Preprint of : Duchêne-Lacroix, Cédric. « Continuités et ancrages. Composer avec l'absence en situation transnationale ». *Revue des Sciences Sociales*, n° 44 (2010): 16-25.

² Au sens de Bernard: « Agencement de ressources matérielles et symboliques capable de structurer les conditions pratiques de l'existence d'un individu ou d'un collectif social et d'informer en retour cet individu et ce collectif sur sa propre identité ». In: Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. (Debarbieux, 2003); cf. également (Tarrus 2000).

³ Le phénomène évoqué ici ne renvoie pas tant à une « time-space compression » (Harvey 1989) ou à une « death of distance » (Cairncross 2001) qu'à la conséquence, c'est-à-dire à la « dé-métrisation » physique de la continuité, de l'étendue et de la proportion socio-spatiales, (Virilio, 1984) à l'échelle urbaine et méta-urbaine. La distance spatiale entre deux lieux coïncide de moins en moins avec leur distance temporelle, leur accessibilité ou leur familiarité (Stock 2006).

Cette évolution récente se traduit par une « archipélisation »⁴ des rapports individuels au monde. Les technologies rapides de communication et de mobilité se sont popularisées. Grâce aux moyens de transport et de communication actuels, il est possible aujourd'hui d'accéder plus rapidement, voire immédiatement, à des lieux éloignés⁵. Parallèlement, nous observons ces cinquante dernières années une augmentation de la distance spatiotemporelle entre le domicile principal des individus et leur lieu de travail. Que cela réponde à un choix délibéré ou non, de plus en plus de personnes ont de nos jours l'habitude de faire une longue navette quotidienne entre deux lieux. Dans cette situation se développent un sens pratique (Bourdieu), mais aussi une compétence en matière de mobilité, élément essentiel de la motilité (Kaufmann, Bergman, Joye 2004) inégalement distribuée dans la population. À l'inverse, hormis en cas de grève, de modification d'itinéraire des lignes ou de situations similaires, on oublie combien les prothèses de communication et de mobilité sont importantes pour relier entre eux ou atteindre les divers lieux de vie. On ne se réfère pas ici uniquement à l'infrastructure, mais aussi à la compétence en jeu. Sans un plan, un passeport, un mot de passe ou encore la faculté de lire, les lieux les plus proches peuvent rester physiquement ou virtuellement inaccessibles. Les dérégulations étatiques peuvent aussi entraîner des contraintes de la mobilité des individus.⁶ Depuis l'économie familiale intégrée pratiquée jusqu'à l'Époque moderne, le nombre de lieux de vie simultanés ou successifs, individuels ou familiaux, comme leurs fonctions, se sont de surcroît démultipliés. La démultiplication peut prendre la forme de changements d'appartements pour les enfants de divorcés, de deuxième appartement pour un emploi éloigné, de lieux d'activités régulières de loisirs, d'anciens domiciles, de lieux traditionnels de retrouvailles familiales, etc. Il y a donc fragmentation et de démultiplication des lieux de vie (multilocalisation) pour une grande partie de la population mais aussi archipélisation dans le sens où ces lieux pratiqués ont une charge personnalisée individuelle et forment un tout.

⁴ Le terme archipel vient du grec et désignait la région très riche en îles de la mer Égée. Aujourd'hui ce mot est employé comme synonyme d'un groupe d'îles ou d'une mer parsemée d'îles. À la différence d'un groupe d'îles, l'archipel inclut la mer située entre les îles ou les groupes d'îles. Ce terme a servi de métaphore pour décrire la mondialisation économique (Veltz 1996; Dollfus 1995) et la complexification sociale dans un essai sociologique (Viard 1994). Les distinctions entre lieux et non-lieux établies par Jean Duvignaud (1977), Michel de Certeau (1980) ou par Marc Augé (1992) préfigurent également la pensée d'une archipélisation sociale. Cette forme de continuité sociale dans la discontinuité physique à la fois construite comme représentation et résultats de pratiques a pu être déjà mise en évidence (Duchene-Lacroix 2006, 2007)

⁵ « La distance », ne se réfère pas uniquement à une dimension métrique entre points, mais peut être également temporelle, sociale ou culturelle. (Simmel 1999).

⁶ L'individu porte la responsabilité et le risque de sa mobilité ou non-mobilité comme a pu le proposer Ulrich Beck de « société du risque ».

Cette archipélisation ne sous-tend pas automatiquement une déterritorialisation. Au contraire, elle constitue une territorialisation discontinue reliée à des territoires socioculturels et politiques usuels, souvent continus, qui simultanément les transcende. Impossible de restreindre à un cadre national le renversement de la hiérarchie sociogéographique entre continuités physiques et sociales, parce qu'il correspond à diverses évolutions supranationales (globalisation et libéralisation internationale des marchés, libre-circulation régionale des personnes, intégration européenne, réseaux transnationaux). De nombreuses composantes de la vie quotidienne, éloignées d'un point de vue métrique du territoire national ou local, peuvent se rapprocher de nous. L'observation des interactions interculturelles, que Georg Simmel avait déjà relevées à propos de la vie citadine au début du 20^e siècle (« La distance à l'intérieur des relations signifie que ce qui est proche est lointain, et l'étrangeté que ce qui est lointain est proche » Simmel 1999. p. 663.) revêt dans la vie quotidienne de nos contemporains une dimension transnationale plus marquée (Mau 2007). De nos jours, le modèle simmelien paraît trop réducteur au vu de la diversité des situations qu'il recouvre : en dépit de la distance spatiale et de leur absence, les migrantes et migrants transnationaux parviennent à maintenir, dans un cadre précis, une relative proximité avec leur lieu d'origine, et arrivent à se familiariser avec leur lieu de vie actuel, à tout le moins avec certains milieux qui leur sont proches. Ils développent et maintiennent ainsi des *propres* (Certeau 1990) et des relations d'appartenance avec leurs îles.

Il n'est guère facile de répertorier et d'interpréter la dimension, l'homogénéité ou la stabilité de l'archipélisation transnationale. La superficie d'un archipel ne correspond pas à l'étendue des îles ou à la distance qui les sépare. Fragmentée, transnationale, elle transgresse, entre autres choses, les niveaux d'observation du recensement statistique national. Appartenir entièrement à l'île met en jeu des habitudes parfaitement observables (par ex. la fréquence et la durée des séjours ou des voyages sur et entre les lieux ou encore le nombre de visites) ou des faits (propriété, localisation des lieux de travail, de résidence, etc.), mais aussi des paramètres subjectifs (sentiment d'appartenance, intensité de l'engagement, etc.). L'inventaire de ces critères met en évidence la disparité et l'inégalité des archipels (dotés de fonctions diverses, d'un réseau social structuré ou pas, inégalement visités et signifiants, sur lesquels on a, ou non, acquis des biens en propriété, habités plus ou moins longuement, etc.). Pour déterminer si une île fait partie de l'archipel personnel, il faut s'intéresser au choix des critères, au poids accordé à certains d'entre eux et à leurs interrelations. Une chambre dans la maison de ses parents constitue-t-elle un lieu important ? Doit-on passer la plus grande partie

de l'année⁷ dans son domicile principal ou deux jours par semaine suffisent-ils ? Faut-il, en d'autres termes, donner la priorité à des indicateurs subjectifs tels que le sentiment affectif d'appartenance ou à des critères objectifs comme la durée du séjour ? Les perspectives des 'Archipéliens'⁸ se distinguent en outre de celles de l'observateur. Le choix de l'unité d'observation influe sur la forme, la stabilité ainsi que sur la perception de l'archipel : individualisé, familial, collectif. Les transnationaux affichent par ailleurs des profils différents. Aux côtés des vieux modèles, autrefois non identifiés comme tels, on observe de nouvelles formes, encore marginales mais en augmentation, d'existence transnationale multilocale. La démultiplication des lieux touche de plus en plus de travailleurs immigrés, 'd'EasyJeteurs'⁹ faisant des allers-retours hebdomadaires, de retraités, d'étudiants, d'expatriés de grands groupes industriels, de médecins sans frontières, de diplomates, d'artistes, de maîtres de conférence, de familles transnationales pluri-générationnelles, d'enfants de couples binationaux divorcés, de conducteurs de poids lourds, de soldats, etc., hommes comme femmes. Pour peu que l'on cherche, la diversité des personnes transnationales et polytopes éclate au grand jour.¹⁰

Pour les médias et l'opinion publique, la vie transnationale, définie comme une vie entre plusieurs lieux (au minimum deux) séparés par une frontière nationale, est réservée à une élite insouciant. Suivant la localisation de l'observateur, ce mythe s'incarne dans différentes figures, comme celle de l'émigré africain, qui a – ou paraît avoir – une belle situation en Europe et revient – ou se doit de revenir – avec des sacs débordant de cadeaux chez lui, ou l'employé ouest-européen mobile¹¹ et sans frontière, de sexe masculin, hautement qualifié, envoyé dans différents lieux par des entreprises transnationales. Les conditions et les processus d'une vie transnationale constituent un éventail rarement évoqué de contraintes, d'opportunités et de vulnérabilités, y compris pour ceux qui ont des situations confortables. Il est donc tout aussi impératif de circonscrire ce phénomène à l'aide d'indicateurs matériels (revenus, usage de l'avion, polyglottisme) que d'intégrer à l'analyse des facteurs immatériels

⁷ Selon la loi sur la domiciliation ou pour les services fiscaux allemands, il s'agit du « lieu central de vie », que certains, dans le quotidien administratif, assimilent au lieu sur lequel l'individu passe le plus de temps (jours).

⁸ Habitants d'un archipel.

⁹ On peut parler pour cette population « d'EasyJet set » en soi.

¹⁰ Sans compter les formes non individuelles, sociétales, d'archipels transnationaux (entreprises transnationales, ONG, réseaux religieux, diasporas, etc.) qui constituent une partie du cadre de la vie transnationale individuelle, la rendent possible, voire l'imposent.

¹¹ Le terme de « migrant » est très rarement appliqué dans les médias de masse ou dans le langage quotidien à cette catégorie de personnes, comme si les expatriés ne migraient pas, mais étaient mobiles et toujours pré-intégrés dans toutes les (bonnes) sociétés.

ou pratiques¹² de la vie transnationale. Font partie de cette dernière catégorie la nécessité de surmonter à chaque instant les frontières socioculturelles et géographiques pour entretenir des contacts, obtenir des informations réservées aux initiés ou être reconnu comme un alter ego.

En s'appuyant sur l'exemple empirique d'Archipéliennes et Archipéliens, français notamment, cette contribution vise à appréhender l'absence comme l'un des points phénoménologiques communs de la multilocalité de lieux de vie transnationaux¹³ et comme un élément individuel central des archipels transnationaux personnels. Les conditions intrinsèques à la polytopie de domiciles (transnationaux) – et à la migration en général – sont source d'une absence¹⁴ fréquente des personnes. Les multilocaux manquent à tous leurs lieux de vie ou îles d'archipels dans lesquels ils ne sont pas, tout en y étant partout attendus. Pour les Archipéliennes et Archipéliens, cette absence renferme d'une part le risque de l'odyssée ou de la double désintégration (point 2). L'attente de présence physique ou virtuelle sur un lieu précis peut, d'autre part, se considérer sous l'angle de quatre dimensions – fonctionnelle, sociale, culturelle-cognitive et identitaire¹⁵ –, les règles des diverses dimensions requérant des présences différentes (point 3).

2 La vacance due à la migration

La multilocalité transnationale n'est ni un phénomène récent (Faist 2000) ni une théorie en soi (Pries 2002), mais la nouvelle approche pour décrire et expliquer des phénomènes anciens actuellement en plein essor. On trouve des formes analogues de vie itinérante tout au long de l'histoire, les familles et communautés de marchands du Moyen Âge, par exemple, étaient dispersées sur plusieurs lieux et interconnectées¹⁶. À l'inverse des « inconnus », la définition de l'« étranger » se fait à partir de la position de l'autochtone, d'une formation étatique et d'une nationalité. Le concept de l'étranger relève ainsi du paradigme du container culturel et national (Lee 1966), dans lesquels les étrangers sont soit étiquetés comme des hôtes temporaires, soit comme des migrants sans passé qu'il s'agit d'intégrer. Avec le concept de transnationalité, ce mode de pensée en territoires clos n'est certes pas révolu, mais rend plus dynamique les rapports de forces dans l'analyse.

À une époque où la recherche européenne sur la migration en était encore à ses balbutiements,

¹² Au sens de Michel de Certeau.

¹³ La multilocalité de lieux de vie restreint les phénomènes d'interdépendance géographiques a-métriques aux lieux résidentiels.

¹⁴ Parallèlement à d'autres phénomènes tels que la temporalité, la reconnaissance ou la vulnérabilité.

¹⁵ Ces catégories analytiques ont souvent été utilisées en sociologie de l'intégration (de migrants) (Bommes 2003)

¹⁶ Entre les villes portuaires de Hambourg et Bordeaux par exemple. Cf. Espagne 1991.

le sociologue Abdelmalek Sayad (1999) proposa de considérer les immigrés également comme des émigrés, l'immigration et l'émigration comme tenants d'un même phénomène. La « société d'accueil », tout comme les migrants et migrantes eux-mêmes, pensaient que le séjour dans le « pays de travail » était temporaire ; souvent les membres de la famille de ces travailleurs immigrés restaient « au pays ». Pourtant, pour nombre d'entre eux, la multilocalité, qu'ils avaient souhaitée provisoire, s'est étirée sur toute une vie. Bien qu'on les considère rarement comme des polytopes, les localisations des travailleurs immigrés « traditionnels » entrent bien dans la catégorie élargie de la multilocalité transnationale.

2.1. La désintégration multilocale chez les travailleurs immigrés

Selon Bourdieu et Sayad, la vie fragmentée des travailleurs immigrés sur plusieurs lieux génère une « double absence » : la famille est restée dans le pays d'origine, les enfants ne voient leur père que pendant les vacances, rarement en somme. Même si l'argent vient du père, c'est l'épouse qui gère seule le budget du ménage ou bien les membres de la famille restés dans le pays d'origine, qui se libéralise (s'est libéralisé) progressivement en l'absence de cet homme. Dans le pays d'accueil, beaucoup de travailleurs immigrés peinent à nouer des contacts ; leur souhait et objectif a toujours été de rentrer après avoir réussi. Or, lorsque leur phase de vie active est achevée, par conséquent si le mobile financier de leur présence en un second lieu disparaît, et si, conjointement, ils ne (re)trouvent pas leur place dans leur pays, ils se retrouvent confrontés à un vide existentiel, à la « vacance » (Sayad). Cette dernière est une conséquence de la désocialisation complète de ces travailleurs immigrés. Le déficit fondamental qui s'exprime ici est indissociable des processus de désidentification, de défonctionnalisation et de déculturation.

2.2. Le cas des migrants français à Berlin

On retrouve des situations étrangement similaires parmi les migrants auquel le stigmate de travailleur immigré n'est pas accolé, parmi les Français et Françaises vivant à Berlin par exemple. Il est rare que ce groupe conjugue à la fois les deux facteurs que sont la situation géographique (une seconde résidence dans un autre pays) et le fait d'être travailleur immigré. Ce phénomène s'explique en partie par les conditions dans lesquelles ils sont arrivés à Berlin : la plupart étaient alors célibataires, âgés en moyenne de 23 ans. Ce groupe ne compte qu'une infime partie d'ouvriers ou d'ouvrières – qui, en ce dernier cas, sont arrivés entre 1960 et 1994 dans le cadre de leur service militaire au sein de l'armée française.

L'exemple suivant illustre bien la vacance dans la configuration franco-berlinoise : Robert¹⁷ est arrivé à Berlin en tant que militaire et reste aujourd'hui très proche de la communauté du secteur français. Cette composante de la population française à Berlin s'est amenuisée rapidement jusqu'en 1994, date du départ des troupes d'occupation¹⁸, plus lentement mais continuellement dans les années qui ont suivi. Robert ne compte plus que quelques rares amis âgés à Berlin. Il est à la retraite depuis dix ans et il a perdu son épouse allemande il y a cinq ans. Il n'a pas considéré sérieusement l'option de rentrer en France pour emménager dans un des foyers militaires pour vétérans, il refuse catégoriquement de vivre avec « des vieux ». De plus, il ne connaît plus personne en France. Son fils, à qui il rendait régulièrement visite, est également décédé. Robert n'aurait de toute façon pas pu s'installer à demeure chez lui. Il reste donc à Berlin dans son modeste appartement situé dans l'ancien secteur français, auquel l'attachent de nombreux souvenirs. Son dernier lien avec la société française sont les actualités françaises retransmises sur la chaîne de télévision TV5, qu'il regarde tous les jours avec plaisir. Il délaisse en revanche largement les chaînes allemandes. Il déplore que le consulat de Berlin ne s'occupe pas des vieux vétérans comme lui. Il ne se sent pas Allemand, mais Français, et seul.¹⁹

Dans l'étude de Sayad, comme dans le cas de ce Français, la vacance renvoie à une situation de désintégration ou à une vacuité plurielle ou pluri-locale, à une sorte d'odyssée avec ou sans mouvement. Elle décrit un aspect extrême de la double absence spatiale, dans laquelle la mobilité perd de sa signification, car la finalité ou le sens du mouvement, comme de l'enracinement, s'évanouit. La vacance montre que les catégories d'intégration (fonctionnelle, sociale, cognitive et identitaire) sont impératives pour produire et maintenir la multilocalité ou atténuer l'absence locale.

3 La présence et ses attentes

L'absence polytopique²⁰ dépasse le cadre de la désintégration multilocale. Pour les migrants et

¹⁷ Interview d'août 2004, Berlin (Wedding). L'article s'appuie sur des entretiens semi-guidés menés avec plus de 50 Berlinois des deux sexes, français et allemands ainsi que des observations participantes menées entre 2001 et 2004 et entre 2006 et 2008.

¹⁸ Dernier retrait des troupes russes et alliées, conformément au Traité 2+4 signé en 1990/91.

¹⁹ Sa solitude n'est pas seulement due à sa multilocalité ou à sa migration. La société désintègre en général de nombreuses personnes âgées qui ne vivent pas obligatoirement une situation de migration analogue à celle décrite ici. Toutefois, ce phénomène s'accroît encore pour les anciens multilocaux, du fait de la distance plus grande entre les lieux.

²⁰ Le terme « polytopique » est utilisé par Mathis Stock pour spécifier le caractère localisé délimité des îlots de la multilocalité (Stock 2006).

leur entourage, elle suppose une attente de présence en deux lieux²¹ au minimum. Au-delà de la possession effective (ou de l'usage) d'appartements, ces attentes recouvrent des représentations touchant aux activités, à la vie familiale, au statut et à l'identité de la personne. Schématiquement, les attentes liées à la présence des multilocaux comprennent quatre dimensions : (a) la situation requiert de s'occuper fonctionnellement sur place de personnes ou de choses ou encore de processus (surveiller les enfants ou nettoyer l'appartement) ; (b) l'entourage attend des manifestations de présence et exerce des pressions passives ou actives sur le comportement ou les schémas d'action ; (c) l'actualisation des connaissances sur les îles de l'archipel confortent conjointement la productivité fonctionnelle ; (d) les attentes identitaires propres ou (anticipées) de tiers déterminent la forme et l'évaluation de la multilocalité ainsi que les localisations des îles.

3.1. Assumer des rôles localisés

L'absence est source de problèmes fonctionnels en particulier pour les ménages multilocaux composés de plusieurs personnes. Toute localisation implique certaines tâches ou obligations régulières ; des contraintes objectives peuvent alors résulter de situations primordiales, mais aussi secondaires. L'habitat, lui-même, peut revêtir plusieurs fonctions, ainsi que le montre mon propre exemple : ma mutation à Bâle m'a amené à chercher un logement provisoire en Suisse pour une phase de transition. Comme je souhaitais conserver quelque temps encore mon appartement principal à Berlin dans lequel vivait ma famille, j'ai envisagé de faire dans un premier temps une navette hebdomadaire entre les deux villes, ce que des connexions aériennes propices à la fois d'un point de vue financier et temporel me permettaient. J'ai trouvé une chambre libre dans une maison de la banlieue bâloise, dont les habitants passaient eux-mêmes cinq mois de l'année en Bretagne. Mon emménagement représentait donc une situation idéale pour les deux parties, puisque d'un côté le domicile bâlois était constamment habité, entretenu et surveillé et que, de l'autre, je disposais de mon propre toit pour un loyer relativement modique. La fonction « habiter » recouvre ici une chambre à soi dans un lieu fixe, la proximité du lieu de travail, une adresse privée et une surveillance bon marché pour la maison. Si l'on se place du point de vue d'une famille, s'ajoutent les fonctions de rassemblement et les fonctions familiales de l'appartement. Dès lors que plusieurs personnes sont concernées en effet, l'ancrage local dans une île requiert un lieu où les membres de la

²¹ Chez les travailleurs immigrés de Sayad, les lieux de naissance ou familiaux se situent dans une première société, le lieu de travail dans une autre. On pourrait aussi présenter l'intensité, la scansion, ainsi que les pressions liées à l'attente, mais nous avons choisi de mettre ici en lumière la pertinence des quatre dimensions de l'attente au prisme d'exemples emblématiques.

famille peuvent se réunir ou à partir duquel les enfants peuvent se rendre à l'école. La multilocalité transnationale du domicile de l'un des conjoints ou de l'un des deux parents renforce l'attention accordée à la logistique ou les compétences concernant les fonctions quotidiennes locales.

Prenons un second exemple²² pour illustrer le potentiel conflictuel que ces situations peuvent renfermer : depuis quinze ans Theresa fait des ménages à Berlin toute la semaine. Elle a de nombreux clients fidèles et améliore nettement le budget familial avec ses revenus. Tous les jeudis soirs, elle « rentre » chez elle en Pologne. Jusqu'à récemment, elle y endossait le rôle de mère, qui ne représente plus aujourd'hui une grande charge : sa fille a plus de 20 ans et poursuit en semaine des études dans une autre ville. Mais évidemment se pose la question de savoir qui, par le passé, s'est occupé la semaine de cette enfant et de la maison. Les grands-parents ne pouvaient assumer ni régulièrement ni durablement cette mission, son époux refusait de sacrifier ses perspectives professionnelles au profit de l'éducation de sa fille. Depuis qu'il a accepté un emploi en Scandinavie il y a quelques années, il ne « rentre » plus qu'une fois par trimestre. Or, Theresa ne pouvait pas non plus emmener sa fille à Berlin, car au début de sa polytopie transnationale, elle y travaillait au noir. La seule solution a été d'embaucher une aide ménagère dans sa ville d'origine en Pologne. Toutefois, ces prestations étant très onéreuses en Pologne également, Theresa a recruté au noir une aide-ménagère ukrainienne. Il se crée ainsi des *chaînes de translations internationales* féminines qui se fondent sur une analogie structurelle des problèmes.²³ Theresa a résolu sur le plan logistique la question de son absence du domicile principal. Sur le plan affectif, elle aimerait pouvoir partager plus de temps avec son époux et sa fille. Bien que la finalité de ses revenus soit d'offrir à sa fille étudiante une bonne formation, elle a le sentiment que ses absences ont parfois fait d'elle une mauvaise mère. Elle pense pratiquer encore sa polytopie résidentielle pendant une dizaine d'années au maximum. Après quoi, elle souhaiterait vivre à nouveau en Pologne avec son mari et sa fille (éventuellement avec des petits-enfants). Pourtant, la plupart du temps, personne ne l'attend quand elle rentre « à la maison » le jeudi soir.

Ces exemples mettent en évidence que l'attente fonctionnelle locale en matière d'habitat est liée à d'autres attentes de présence. Ce qu'on attend d'un logement c'est aussi un lieu stable, accessible, protégé et indépendant. Un appartement est, de plus, fréquemment le siège de la

²² Interview de juin 2007, Berlin (Prenzlauer Berg). Un cas similaire a été récemment décrit par une journaliste : (Wahba 2008)

²³ Cela fait bien longtemps que Theresa à son tour ne se cantonne plus aux ménages. Elle prend en charge la totalité de la gestion de l'appartement et la garde des enfants pour des parents, tous deux actifs et qui ont peu de temps à consacrer à ces activités.

vie familiale, ce qui implique des décisions logistiques et une présence. Ainsi que le montre l'exemple de Theresa, il ne suffit pas d'organiser les absences hebdomadaires ou mensuelles. La vie quotidienne commune manque à Theresa. Son exemple montre en outre que les attentes fonctionnelles de présence sont genrées.²⁴ Ici, il semble que seul un des deux conjoints se préoccupe de la cohésion familiale. Lorsque que le père vivait encore en Pologne, il avait refusé de prendre en charge l'éducation de sa fille en sus de ses occupations professionnelles. Depuis qu'il vit aussi entre plusieurs pays, il ne rentre chez lui que tous les trois mois. Avec sa multilocalité transnationale et hebdomadaire, Theresa a conservé la responsabilité de sa fille et de son domicile principal.

De toute évidence, la configuration d'un époux vivant de façon transnationale et d'une femme vivant localement, qui s'occupe du foyer et des enfants, coïncide avec les représentations toujours aussi répandues de la division sexuelle et spatiale du travail ; les exemples ne manquent pas.²⁵ L'attente fonctionnelle paraît à première vue « naturelle » et nécessaire, mais en réalité elle se rapporte avant tout à des attentes sociales normatives. Ainsi, la division sexuelle asymétrique des tâches ménagères se perpétue dans une configuration de multilocalité du ménage. Ces travaux quotidiens inévitables reposent ici unilatéralement sur les épaules des femmes et sont ignorés ou négligés par les hommes polytopes transnationaux. Font aussi partie de ces tâches le maintien des contacts périodiques avec le membre vivant au loin, la plupart du temps par téléphone ou, de plus en plus fréquemment, par des appels vidéo sur Internet²⁶, afin que les enfants puissent aussi parler. Ces actes réguliers atténuent non seulement l'absence physique du parent polytope, mais par leur fréquence, leur rituel et le partage des problèmes quotidiens ou l'échange de nouvelles apparemment insignifiantes, ils constituent un substitut de routine familiale, de communauté et d'appartenance (suivant le niveau d'observation). Cet ersatz de quotidien familial produit grâce aux contacts longue distance (appel, vidéo) exige des contacts réguliers, par conséquent aussi l'accessibilité et la disponibilité du partenaire à des horaires définis et précis (établissement techno-social du réseau par le biais de l'ordinateur ou téléphone portable, etc.).²⁷

²⁴ Le nombre de cas ne permet pas de procéder à une généralisation, mais aide à mieux comprendre la situation et le processus à l'œuvre.

²⁵ Cette répartition des rôles ne se restreint pas à des milieux sociaux particuliers.

²⁶ Les interlocuteurs qui utilisent régulièrement *Skype*, et dont le domicile familial se situe à Berlin, sont l'Allemande Franziska et le Français Alexander, observateur électoral à l'international, ainsi que la Française Alicia, employée à Berlin, dont le fils franco-allemand vit à Lucerne.

²⁷ Dans les ménages sur lesquels nous avons enquêté, les femmes attendent de leurs époux multilocaux qu'ils soient quotidiennement accessibles pour des échanges de ce type.

3.2. L'entretien stratégique des contacts

Les attentes en termes de présence sociale du multilocal ne se limitent pas à la sphère privée, mais s'étendent à la sphère professionnelle, le caractère de l'attente pouvant se modifier légèrement. Au bureau, les attentes ne visent pas forcément une présence physique mais des signes d'appartenance locale et de loyauté. Le professeur Herman, l'un de nos interviewés, est un chercheur en vue et a accepté d'endosser de nombreuses responsabilités. Sur ses deux lieux de travail, en France et en Allemagne, il fait l'objet d'attentes fonctionnelles de présence. La marge de manœuvre temporelle que lui laisse son métier lui permet d'harmoniser ses périodes de présence en plusieurs lieux. Il concentre ses semestres en « séminaires regroupés » et voyage en train, en 1^{re} classe, entre ses deux îles, ce qui lui donne le temps de corriger les travaux de ses étudiants (un aller lui offre une plage suffisante pour relire une thèse de doctorat). Il prend rarement l'avion qui ne lui permet pas de travailler aussi commodément. Il raconte au cours de notre entretien, la manière dont ses collègues le perçoivent :

« Oui, j'ai beaucoup d'amis qui me disent que je suis germanisé. Ceux qui le disent se moquent. Mais d'autres le pensent... Des collègues pensent que je me fais la bonne vie, que je suis piégé par les sirènes. D'autres que je manque à mes devoirs en n'étant pas à temps plein dans une université française. Je provoque chez mes collègues jalousie ou envie, difficile parfois de faire la différence entre les deux tout simplement parce que j'ai la chance de poursuivre une carrière dans deux pays et à la fois dans l'enseignement et dans l'administration. »

Il est dans la nature même des postes académiques que les professeurs d'université se déplacent régulièrement pour des colloques ou pour leurs recherches. Ils n'ont (en général) pas l'obligation d'habiter dans la ville de l'université où ils enseignent (en cas de mutation). Ces modes de vie induisent souvent des absences physiques du lieu professionnel. Ce n'est pas pour ces raisons que le professeur Herman essuie les critiques de ses collègues. Il est même très présent dans les organes administratifs académiques (commissions de recrutement, conseils divers, etc.) Les reproches évoluent dans une autre sphère de l'absence et de la présence locales : ils visent la loyauté à l'égard du lieu professionnel et de son institution. Premièrement, le professeur Herman ne se comporte pas comme ses collègues français. Ses méthodes paraissent étrangères à la culture nationale académique, ce qui signifie qu'il ne se coule pas dans le moule de l'éthos culturel national et local usuel. Deuxièmement, son absence partielle signifie qu'il cumule deux fonctions rarement cumulables. Dans le cercle universitaire désargenté des sciences humaines françaises²⁸, où les postes sont rares et où l'on renonce à des revenus élevés pour une fonctionnarisation, une activité supplémentaire

²⁸ Il est intéressant de noter que les remarques du professeur ne s'adressent qu'au milieu français.

représente un véritable attrait. Les détracteurs du professeur font de ces conditions financières difficiles une question d'éthique : nous nous consacrons à notre poste en ce lieu précis, sans vendre notre âme à la médiatisation, à la notoriété ou à la vénalité. Cet argument rappelle celui du droit urbain médiéval (Simmel 1999, p. 660-662), dans lequel les artisans avaient le droit et le privilège d'exercer librement leur activité dans le respect des règles d'une guilde, mais avaient conjointement interdiction (pour une durée déterminée) de quitter la ville. Le professeur Herman enfreint donc ici des règles comportementales locales et corporatives, sans toutefois encourir de sanction, et peut abandonner temporairement son poste. Il transgresse ainsi les frontières normatives. Comment est-il parvenu à détenir cette double position stratégique ou à assurer cette double présence ? « *Il faut commencer par concentrer ses efforts sur un seul des deux pays. Si on se disperse trop entre les lieux professionnels, il est impossible de s'établir où que ce soit.* ». Ce comportement requiert de surcroît un apprentissage rapide. De nombreux doctorants et doctorantes françaises menant des recherches à l'étranger ont souligné combien il était difficile de décrocher un poste dans une université ou un laboratoire de recherche français en résidant à l'étranger. La réalité corrobore ce sentiment. Diverses stratégies universitaires (en France) font que les jeunes candidats d'un professeur local sont très fréquemment favorisés localement quel que soit la qualité de leur dossier (« éthique de la fidélité ou du clientélisme pervers »²⁹).

Ces préjugés induits par l'absence peuvent aussi toucher les expatriés. Derick, 30 ans, célibataire et travaillant depuis quatre ans pour une entreprise française à Berlin, se demande s'il va retrouver un poste en France à l'issue de sa mission berlinoise. « Loin des yeux, loin du poste » dit-il avec un fond de scepticisme. Pour lui, le séjour à Berlin représentait une phase internationale de sa carrière qui lui permettrait, en raison même de son expérience, de postuler à un meilleur poste en France. Il a investi énormément de temps – week-ends compris – dans son travail. Mais lorsqu'il se rend au siège à Paris, il sent qu'il n'est plus aussi intégré qu'autrefois. Un collègue lui a par exemple demandé « on ne te voit plus, tu deviens quoi ? » Que ce soit à Paris ou lorsque ses chefs se rendent dans la filiale berlinoise, il a l'impression que personne ne comprend ou ne se rend compte qu'il désamorce chaque jour des malentendus interculturels entre Français et Allemands de l'Est. Il explique ce désintérêt par l'effet d'asymétrie culturelle dont l'indicateur le plus visible est l'usage de la seule langue et

²⁹ (Godechot, O.; Louvet, A.2008). Cette difficulté de l'outsider « géographique » pour pénétrer dans le milieu local a déjà été abordée dans un autre article à partir du cas d'une chercheuse française travaillant à l'étranger : le cas de Clara in (Duchêne-Lacroix, C. 2006, p. 251-252). Dans la logique d'un recrutement, le bon profil des externes sert ensuite d'étalon pour recruter les candidats locaux – ou est utilisé aléatoirement en cas de divergence interne au sein de l'institut.

culture française au niveau de l'encadrement de l'entreprise qui se veut par ailleurs internationale. La source interculturelle des problèmes passe totalement inaperçue. Derick n'explique plus à personne ses tactiques interculturelles, mais se rend au moins une fois par mois³⁰ au siège de la société à Paris. Il a appris à se montrer, à se profiler. Il exploite chaque occasion de colloque, de formation continue, ou de rapport de mission pour aller au siège et pour y entretenir des contacts ainsi que pour y montrer en personne de façon informelle son intérêt pour des postes qui se libéreraient. Simultanément, il n'exclut plus que son expérience berlinoise lui permette de postuler dans une autre entreprise.

Ces exemples, comme d'autres que nous ne pouvons évoquer ici, montrent que, face à la pression sociale localisée, les polytopes transnationaux élaborent des compétences interculturelles et des stratégies de présence pour agir tactiquement au niveau local. Cette assimilation interculturelle forcée peut même conduire à taire ce travail. Les frontières géographiques ou culturelles entre les sites professionnels contraignent le multilocal à mettre en œuvre une sorte de « mobilité de présence » stratégique, et ce sur le plan social comme culturel, puisqu'elle touche au registre des contacts sociaux et des renseignements informels. La multilocalité permet et impose de réactualiser constamment tous les savoirs liés aux lieux pratiqués.

3.3. Stratégie d'intégration culturelle et cognitive

La continuité de l'intégration sociale, fonctionnelle, identificatrice et cognitive sur les îles d'un archipel se maintient non seulement en développant des stratégies pour continuer à être reconnu comme (bon) collaborateur ou membre de la famille par les personnes sur place, mais aussi en réactualisant ses connaissances sur le lieu (nouveau y compris), en se rendant sur les lieux et en nouant de nouveaux contacts.³¹ Schématiquement, les personnes interviewées mentionnent deux dimensions spatiotemporelles des « pratiques de réactualisation culturelles » : la « poussée de l'intériorisation » culturelle locale et la réactualisation régulière sur place ou à distance.

Lorsqu'elle arrive dans son lieu de résidence française, Carina³² entame son séjour par une

³⁰ Et non toutes les semaines comme son précédent chef, dont la famille était restée à Paris et qui s'est refusé pendant cinq ans à vendre l'appartement qu'il y possédait.

³¹ Ce processus transforme simultanément la configuration du lieu.

³² Une actrice française, qui vit depuis sept années à Berlin et rend visite plusieurs fois par an à ses parents, chez qui elle possède encore une chambre et où l'attend beaucoup de courrier. Des facteurs qui lui donnent le sentiment d'être toujours chez elle.

sorte de rituel : elle lit les éditions des deux derniers mois du quotidien local et invite ensuite ses amis. Par ces deux gestes, elle a le sentiment de faire à nouveau partie de son île française. Ses amis français et le quotidien local n'ont aucune place dans sa vie berlinoise. Ils restent localisés. Le journal ne possède pas de site Internet intéressant et elle ne souhaite pas s'y abonner. Sa mère lui envoie de temps en temps par la poste des coupures de presse, souvent des articles qui parlent de Berlin ou de l'Allemagne, rarement de sa région d'origine. Elle appelle sa mère tous les dimanches au téléphone. La vie berlinoise et la vie française sont pour Carina deux univers totalement dissociés. Elle relève une asymétrie de l'information : grâce à Internet, elle peut suivre facilement ce qui se passe à Berlin lorsqu'elle séjourne chez ses parents, l'inverse est plus compliqué. Une des raisons de ce déséquilibre réside évidemment dans la disparité de la diffusion de l'information, mais il s'explique principalement par le rapport de Carina à ces différents endroits. La France est associée à ses souvenirs d'enfance. C'est le lieu de ses liens affectifs ainsi que de ses amitiés importantes sur le plan personnel, mais insignifiantes sur le plan sociétal. L'échange d'information y est donc informel, local, visuel (face-à-face, photos des événements locaux dans la presse). Berlin incarne plutôt son univers professionnel. Son métier exige qu'elle soit toujours joignable. Même lorsqu'elle est en France, elle laisse son portable allumé et consulte tous les jours sa boîte électronique. C'est avec cet outil qu'elle communique avec ses amies et amis berlinois. Pour Carina, l'échelon local ne peut ainsi se passer d'une dimension nationale. Elle lit par exemple tous les jours des quotidiens allemands ou français sur Internet et écoute volontiers Radio France Internationale. Carina réactualise ses informations à l'échelle nationale et internationale, mais tout ce qui touche à son métier (« rester performante ») se situe sur un axe continu tandis que ce qui concerne la localité de sa région d'origine se situe sur un axe séquentiel.

3.4. Stratégies identitaires d'intégration

L'on pourrait rétorquer que ces pratiques cognitives vont de soi. Dans des situations monolocales, dans lesquelles les démarcations socioculturelles sont relativement imperceptibles, la quête d'information reste invisible. Au quotidien, cela ne requiert pas beaucoup d'effort de suivre les actualités locales ; allumer la radio est aussi naturel que se doucher. Mais dans les situations transnationales, cette tâche demande en général plus d'effort, elle est plus importante et plus délibérée. Allumer divers canaux d'information ou contacter des personnes éloignées sont des activités chronophages qui exigent une démarche

volontaire et comptent beaucoup pour l'intégration des deux côtés.

L'importance du travail de suivi transnational de l'information peut être estimée lorsque celui-ci n'est pas fait. Ainsi, par exemple, pendant ses cinq premières années de séjour en Allemagne,³³ Julia ne s'est absolument pas enquis des événements déroulant dans son autre société, en France. Cette jeune femme, qui a entre-temps appris à être une transnationale, affirme à propos de cette période : *« au bout de quatre - cinq ans, je me souviens que j'étais complètement déconnectée de la réalité française. En parlant avec des amis, je me souviens qu'on avait plus les mêmes références, que je n'avais plus de références des médias, les gens qui étaient connus, les médiateurs connus ou les émissions qui passaient. Je n'avais plus du tout les mêmes repères, ça je l'ai ressenti fortement »*. Lorsqu'elle a ré-émigré en France, elle était incapable de suivre certaines conversations ou d'effectuer certaines démarches administratives. Tous partaient du principe en effet que ces informations, qu'elle avait « ratées », étaient assimilées. Dans ces moments là, désorientée, elle ne retrouve plus l'intelligence tacite qu'elle pensait auparavant évidente avec les ressortissants. Ces exemples mettent en lumière la « dimension identitaire » du savoir informationnel local. Par conséquent, la polytopie de lieux de vie comme l'obligation de présence peuvent aussi revêtir un caractère identitaire. L'enquête empirique révèle que les attentes de présence donnent lieu à trois formes d'identification au moins : (a) par intériorisation des appartenances multilocales, (b) par invention d'une patrie élective pour les expatriés et (c) pour des raisons de prestige.

Dans la polytopie transnationale de lieux de vie de Sylvia³⁴ les critères fonctionnels et économiques sont secondaires. Depuis vingt ans, Sylvia est assistante de direction d'une entreprise implantée à Berlin. Célibataire sans enfant, elle a réalisé toute sa carrière à l'étranger, la majeure partie dans la capitale allemande. Outre son travail, elle a eu pendant un temps des attaches amoureuses dans cette ville. Depuis le décès de ses parents, elle prend quatre fois par an des vacances dans la maison familiale située dans le sud de la France. Passer du temps dans la maison de campagne de ses parents relève pour elle à moitié de l'obligation à moitié du plaisir ; personne d'autre ne s'occupe de cette maison. Elle s'y repose peu, car elle y reçoit constamment la visite d'autres familles ou d'amis, en majorité des amis d'enfance restés sur place. Pour sa retraite, elle envisage de modifier ses habitudes et d'aller

³³ Julia est maître de conférences à Paris, mais habite à Berlin avec sa famille franco-allemande. Jusqu'à la chute du Mur, elle était professeur dans un lycée français en Allemagne de l'Ouest. Elle a ensuite suivi des cours par correspondance, obtenu l'agrégation de français puis rédigé une thèse.

³⁴ Française, interview à Berlin 2001.

s'installer dans le sud de la France. Ses amis doutent qu'elle y retourne et qu'elle quitte Berlin pour toujours, elle y est si heureuse. Depuis peu, Sylvia penche d'ailleurs pour une solution intermédiaire, l'hiver à la campagne, l'été à Berlin. Elle affirme ne pouvoir trancher entre les deux lieux. Un mélange de raisons affectives et techniques l'amène à poursuivre sa polytopie de foyers. La maison de campagne en France est agréable à vivre et grâce à ses souvenirs et liens familiaux, elle s'y sent chez elle. Mais elle ne pense pas pouvoir vivre toute l'année sans télévision ou outils modernes de communication et « si loin de tout ». Il lui est déjà arrivé en France de faire 100 km dans l'unique objectif de trouver le quotidien allemand *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Elle souhaite savoir au moins une fois par semaine ce qui se passe en Allemagne.³⁵ L'on pourrait qualifier la situation de Sylvia de multilocalité entre une *Heimat*³⁶ familiale héritée et une *Heimat* d'adoption. Pour Sylvia au demeurant, Berlin n'était pas un « choix délibéré » ; c'est devenu un lieu où elle se sent chez elle.

Le qualificatif de *Heimat* élective s'applique mieux à au moins l'un des lieux de l'exemple suivant, dans lequel Laura, cadre célibataire dans une entreprise internationale, s'approprie un lieu la maintenant dans une situation d'archipel transnational. Après avoir séjourné à Londres et Paris, Laura,³⁷ travaille à nouveau depuis peu à Berlin. Elle y a laissé plus que des souvenirs. Peu avant de quitter Berlin pour raisons professionnelles il y a cinq ans, elle y avait acheté un appartement et a profité ces cinq dernières années de son abonnement à la Philharmonie pour y revenir régulièrement. Son lieu de vie est Berlin plus que Londres ou Paris, où elle se contente de travailler. Le cœur de l'archipel de Laura se situe à Berlin. Après avoir beaucoup déménagé et avant son départ de Berlin, elle n'avait plus envie de dépenser beaucoup d'énergie à s'intégrer dans un nouveau lieu. Elle aspirait à trouver une stabilité dans sa vie, un lieu fixe, une patrie élective. Elle a vivement apprécié Berlin et son riche programme culturel, sa vie bon marché et la commodité de ses connexions aériennes. Elle a acheté son appartement « comme d'autres ont acheté une datcha »³⁸. Elle est habituée à voyager à travers toute l'Europe, elle peut se le permettre d'un point de vue financier comme temporel, et elle a pu ainsi s'approprier un lieu de vie très éloigné de son lieu de travail, mais central sur le plan affectif.

³⁵ En revanche à Berlin, il lui est plus aisé d'obtenir des informations françaises : elle reçoit parfaitement TV5 et Radio France Internationale et déclare trouver également facilement la presse nationale française à Berlin.

³⁶ *Heimat* est un terme allemand difficile à traduire en français. Il s'agit ici de figurer l'attachement à un territoire particulier sans prédéfinir la dimension de celui-ci.

³⁷⁴⁸ Française, interview à Berlin 2001, 2004.

³⁸ Sa comparaison n'est ici en rien une relativisation. Elle peut se retirer dans son appartement comme dans une maison de campagne.

Une situation dans les faits similaires peut découler non pas d'abord de choix intimes en lien avec un lieu mais d'autres mobiles, qui relèvent des caractéristiques sociales d'un lieu et de son usage symbolique, celui par exemple d'être un « haut-lieu ». Gina³⁹, épouse d'un top manager, n'aurait pas suivi son mari s'il était resté à Stuttgart.

Durant l'entretien, elle distingue entre ses lieux favoris (l'ouest parisien, le Japon où elle a autrefois vécu, les expositions artistiques qu'elle a organisées dans le monde entier, les réunions avec les épouses d'ambassadeurs, Berlin-Grunewald où elle réside actuellement) et des non-lieux personnels (Berlin-Est, la communauté française, Stuttgart et la province). Selon cette distinction, il existe donc des lieux dans lesquels l'on peut, ou l'on devrait, être absent et d'autres dans lequel il faudrait être présent, surtout s'ils sont exceptionnels. Sa description des lieux est donc une déclaration d'appartenance identitaire à un archipel collectif et exclusif.

Les attentes identitaires des Archipéliens et de leur entourage trouvent leurs réponses durables dans l'appropriation et l'entretien sur le long terme d'ancrages internationaux qui sont simultanément locaux de par leurs pratiques informationnelles, sociales et circulatoires. L'ancrage local de l'identité se rattache à divers éléments : les souvenirs d'enfance, la localisation de la famille, la socialisation professionnelle, le pays électif ou un point stable quel qu'il soit dans une carrière de nomade moderne. Les attentes identitaires, qu'elles soient endogènes ou exogènes, semblent, de plus, toujours comporter des paramètres de différenciation sociale et d'appartenance groupale.

4 Conclusion

Dans nos sociétés techno-mobiles, les dimensions fonctionnelles, socioculturelles et identitaires sont plus importantes que les distances métriques lorsqu'il s'agit de s'approprier des espaces de vie sociaux et de les organiser. Leur interaction génère différents archipels collectifs ou individuels. La multilocalité (des lieux de vie) génère des problèmes particuliers liés à l'absence, que certaines frontières nationales et/ou locales peuvent rendre plus aigus. Bien que la polytopie transnationale augmente, les attentes monolocales traditionnelles de la présence des multilocaux dans chacune de leurs îles éloignées les unes des autres se pérennisent. Parce qu'ils sont épisodiquement absents, les multilocaux doivent compenser

³⁹ Française, interview à Berlin (Charlottenburg), 2001, réside dans le quartier chic berlinois de Grunewald.

leur fragmentation topique par un investissement extra-ordinaire, c'est à dire plus réflexif, dans la banalité du quotidien local – ferment de mémoire collective – de leurs lieux de vie. Un exercice souvent difficilement réalisable. Le cas extrême de la « vacance » décrit la double absence de vieux migrants qui n'ont nulle part su conserver leur lieu « propre ». Le statut de l'île de l'archipel ne se définit pas en fonction de la durée de séjour de l'Archipélien sur une île, mais de l'intensité de sa présence, qui peut s'analyser à l'aune de quatre dimensions d'intégration (fonctionnelle, sociale, cognitive, identificatrice). Il faut que la présence de la personne multilocale ait atteint une certaine qualité d'intensité pour qu'elle puisse s'intégrer dans un milieu précis, s'appropriier un lieu, consolider sa position, etc.

Absence et présence ne sont pas synonymes d'une simple présence ou absence physique sur les lieux. Elles sont l'expression d'attentes de l'entourage et de l'absent lui-même. Elles sous-tendent notamment que l'absent (a) endosse des rôles localisés (de l'employé, du membre de confiance de la famille, de l'héritier, de l'habitant...), qui parfois peuvent être sexuellement normés ; qu'il (b) entretienne les contacts locaux ou virtuels ainsi que la vie collective, en y réactualisant des aspects tels que la reconnaissance, la loyauté et la légitimité de l'appartenance à l'île ; (c) qu'il actualise ces savoirs formels et informels, ce qui exige notamment pour les familles un échange intense sur moult petits événements de la vie quotidienne ; (d) qu'il s'identifie localement ou qu'il intériorise durablement une appartenance, un mode de vie local ou spécifique au milieu des diverses îles. Pour ce dernier point, il est utile d'avoir des îles électives stables ou, dans son « propre » milieu, de posséder des ancrages symboliques reconnus. Dans cette optique, les Archipéliens « habitent » là où ils répondent aux attentes (et intérêts) liées à leur présence, attentes dispersées spatialement dans leur polytopie transnationale.

L'archipel personnel est le fruit d'une victoire sur la discontinuité physique entre les lieux de vie. Il sert à maintenir les continuités fonctionnelles, conviviales, socioculturelles et/ou identitaires qui se concrétisent socio-temporellement. Les ancrages sur les îles (tout particulièrement les attentes de présence) suivent donc des schémas récurrents qui ne sont pas uniquement fonctionnels, mais qui peuvent aussi être biographiques (et familiaux) ou spécifiques à des milieux. Les îles ne sont pas des lieux naturels, comme Augé ou Duvignaud distingueraient lieux et « non-lieux » -, mais sont le produit des pratiques et des perceptions de l'Archipélien. Il peut en résulter une asymétrie structurelle de l'accessibilité des îles d'un archipel (la gestion des informations de Sylvia entre Berlin et sa maison de campagne) ou une

hiérarchie personnelle dans l'investissement (l'appartement central de Laura à Berlin par rapport à ses autres lieux professionnels). Enfin, il existe des limites subjectives à la formation d'un archipel. La variété des attentes en termes de présence montre que la sociabilité, par exemple, ne peut se réduire au capital social de l'individu. L'archipel, tel que nous le définissons, est une forme sociale projetée, résultat toujours en partie précaire de l'activité individuelle et collective polytopique à la foi dans son vécu et dans les interactions qu'elle génère.

J'ai présenté en général ici l'absence comme un aspect négatif de la multilocalité, que l'on cherche d'une manière ou d'une autre à pallier et qui est un des moteurs de la pérennisation des archipels transnationaux. Il est évident au demeurant que l'absence en situation multilocale (transnationale) peut être relativisée⁴⁰ ou avoir des effets positifs, comme offrir une marge de manœuvre recherchée (e.g. pouvoir se retirer de son monde pour avoir du temps pour soi). La multilocalité est un moyen de moduler son rapport pratique au monde comme, il est possible de moduler la réponse à la question introductive « T'es où ? » (Pérec, 1974, Lefebvre). Cet aspect et bien d'autres encore demanderaient à être mis en évidence dans des travaux futurs.

Notes bibliographiques

Bommes, M. (2003), Der Mythos des transnationalen Raumes. Oder: Worin besteht die Herausforderung des Transnationalismus für die Migrationsforschung? In Thränhardt, D., Hunger, U. (dir.), *Migration im Spannungsfeld von Globalisierung und Nationalstaat*, Wiesbaden, Leviathan Sonderheft 22, p. 90-116

Bourdieu, p. (1993), Effets de lieu in Bourdieu, p. (Dir), *La Misère du monde*, Paris, éditions du Seuil. p.249-262

Cairncross, F. (2001), *The Death of Distance. How the Communications Revolution is Changing Our Lives*, Boston, Harvard Business Press

Certeau M. de (1990, 1980), *L'invention du quotidien*, tome 1 : Arts de faire, Paris, Gallimard, p. 162.

Debarbieux D. (2003), territoire, in Lévy J., Lussault M. (dir) *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 910

Dollfus, O. (1995), *La nouvelle carte du monde*, Paris, PUF

⁴⁰ Lorsque par exemple l'absence due à la multilocalité de lieux de vie est comparée à une absence quotidienne usuelle : une femme et son époux ont supporté leur situation transnationale uniquement parce qu'ils la savaient temporaire. Ce qui amène cette dernière à relativiser l'absence en affirmant que les époux de son entourage ne passent pas plus de temps avec leur famille que son mari qui, en raison de l'éloignement de son poste de travail, n'est présent qu'en fin de semaine.

- Duchêne-Lacroix, C. (2006), Von französischen zu plurikulturellen Archipelen. Lebensformen von Franzosen in Berlin. In F. Kreuzer, S. Roth (dir.), *Transnationale Karrieren. Biografien, Lebensführung und Mobilität*, VS Verlag, Wiesbaden
- Duchêne-Lacroix, C. (2007), *Archipels transnationaux et agencements identitaires*, ARNT, Lille
- Duvignaud, J. (1977), *Lieux et non-lieux*, Paris, Galilée
- Augé, M. (1992), *Non-lieu. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris
- Espagne, M. (1991), *Bordeaux-Baltique. La présence culturelle allemande à Bordeaux aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Editions du CNRS
- Faist, T. (2000), *The Volume and Dynamics of International Migration and Transnational Social Spaces*, Oxford, Oxford University Press, p. 356.
- Foucault, M. (1984), *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n°5, octobre 1984, pp. 46-49
- Godechot, O.; Louvet, A. (2008), Le localisme dans le monde académique: un essai d'évaluation, *la vie des idées* (www.laviedesidees.fr/IMG/pdf/20080422_localisme.pdf, p. 1).
- Halbwachs, M. (1997), *La mémoire collective*. Edition critique établie par Gérard Namer – Paris, Albin Michel
- Harvey, D. (1989), *The condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Oxford, Wiley-Blackwell
- Kaufmann, V.; Bergman, M.M.; Joye, D. (2004), Motility. Mobility as Capital. *International Journal of Urban and Regional Research*, LIEU, 28, p. 745-756.
- Lee, E.S. (1966), A Theory of Migration. *Demography*, 3 1, p. 47-57
- Lefebvre, H. (1980), *La présence et l'absence: contribution à la théorie des représentations*, Casterman.
- Lefebvre, H. (1974), *La production de l'espace*, Paris: Gallimard, Collection Idées (Paris: Éd. Syllepse, 4e éd.)
- Mau, S. (2007), *Transnationale Vergesellschaftung: Die Entgrenzung sozialer Lebenswelten*, Francfort/M. Campus Verlag
- Pérec, G. (1974), *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée
- Pries, L. (2002), Transnationalisierung der sozialen Welt? *Berliner Journal für Soziologie, Berlin*, 11 2, p. 263-272.
- Sayad, A. (1999), *La double absence, des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré* (Préface de Pierre Bourdieu), Paris, Seuil
- Simmel, G. (1999), *Sociologies : Études sur les formes de la socialisation*, Paris, Presses Universitaires de France, Paris, PUF
- Stock, M. (2006), L'hypothèse de l'habiter polytopique. Pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles, Lausanne, *EspacesTemps.net*, Textuel, <http://espacestemps.net/document1853.html>
- Tarrius, A. (2000), *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, Paris, Editions De L'aube.
- Veltz, P. (1996), *Mondialisation, villes et territoires. Une économie d'archipel*, Paris, PUF
- Viard, J. (1994), *La société d'archipel. La tour d'aigues*.
- Virilio, P. (1984), *L'espace critique : essai sur l'urbanisme et les nouvelles technologies*, Paris, Christian Bourgois
- Wahba, A. (2008), Meine Putzfrau kehrt heim. *Die ZEIT*, Berlin, 35, p.18 (www.zeit.de/2008/35/Putzfrau).